

croyait que j'aurais besoin d'elle comme interprète près d'eux, parce qu'elle avait eu d'abord beaucoup de peine à les comprendre. A la vérité, j'étais facilement compris d'elle, quoique je ne parlasse que le français et le montois, mais j'étais compris parce que je choisisais bien mes mots et mes phrases, tandis que la famille G. ne savait se mettre à sa portée ».

Voici quelques autres témoignages.

Un ouvrier liégeois, poète wallon très distingué, avec qui nous parlions récemment de la diversité des patois, dit : C'est bien vrai ; ainsi, par exemple, à Tournai, on parle un si drôle de wallon que c'est quasi du flamand !

Les enfants se disent entre eux, en guise de devinettes de petites phrases wallonnes singulières, qu'il s'agit d'expliquer. Par exemple : *Dji l'a èt s' l' èt dt-dje* « je l'ai et te le dis-je » ; *Ane dji ra m'vîs dé* « Anne, j'ai de nouveau mon vieux dé. » Ces formulettes traditionnelles s'appellent *rim-ram*, et on les appelle encore *dé flamind*, « du flamand ».

Une facétie contée par le journal patois le *Farceur*, de Wasmes (n° du 3 juin 1894), parle d'un Flamand qui parcourt une ville d'Italie en voiture de louage. Pour faire comprendre que le cocher parlait aussi mal le français que son client, l'auteur dit que ce cocher *italiègn* était *ausst flamind* que le Flamand lui-même.

* * *

Il ne manque pas de dictons montrant l'idée qu'on se fait de la langue flamande : langue inférieure et désagréable.

On inflige le nom de *Flamands* aux *lignrois* « linots » dont le chant n'est pas pur, ou lorsqu'il manque d'harmonie, bref, à ceux dont on dit qu'ils chantent mal. — A propos de ce mot, un Flamand éminent ne peut s'empêcher de protester : « Voilà pourtant comme, dans les couches profondes, persiste le préjugé. L'homme du peuple réduit à son patois, s'imagine que tout autre langage n'est qu'un bredouillement barbare !... » (1)

A Liège, le derrière d'une personne, c'est « la bouche qui parle flamand ».

On dit encore : *c'est on pot qui djâse flamind* « c'est un pot qui parle flamand » (Liège). Se dit d'un pot fêlé, qui rend un son faux (étranger). Ce dicton correspond au flamand : *Hij spreek latijn* « il parle latin » (2). A Namur, quand on donne un coup sur un objet fêlé,

(1) Jean STECHER, in « Revue de Belgique », 15 nov. 1890, p. 296.

(2) DEJARDIN, *Dictionnaire des Spots*, 2^e éd., n° 2474.

on dit : *ça cause flamind* (3). A Nivelles, d'un objet fêlé, pot, sabot, etc., on dit : *i pâle flamind*. Dans le Hainaut, un sabot cassé, qui, dans la marche donne un son criard et faux, s'appelle *chabot d'flamind*.

Pour expliquer que le langage des Flamands est si rude, on dit qu'ils croquent des noix, qu'ils ont des cailloux dans la bouche, etc.

A Namur, on dit autre chose : on raconte que le Flamand date de la Tour de Babel. Parmi les maçons occupés à la construire, il y en avait un qui, lors de la confusion des langues, se mit à rire en entendant son voisin parler le Wallon. Celui-ci, furieux, lui lança dans la bouche une motte de mortier. Aussitôt, il parla flamand : *Eendracht maakt macht*, etc. Depuis lors, tous les Flamands ont du mortier dans le gosier. On ne saurait parler le flamand sans cela (4).

* * *

La manie qu'ont les Flamands de parler leur langue même aux gens qui ne doivent pas la connaître, a donné lieu à maintes facéties.

Un Anglais, en train de chemin de fer, était enrhumé et toussait à faire peine. De temps à autre, il tirait une boîte de sa poche et suçait des pilules. En face de lui, une dame flamande toussait aussi. L'Anglais lui présente sa boîte à pilules. Elle accepte et le remercie en disant en son langage : *Dank u !* Mais l'Anglais, qui connaissait seulement un peu de français, répond : *Naô, pas dans cu, dans le bouche ! !* » (5)

Un beau jour, Joseph de Nalinnes rencontre dans le train, un Flamand avec qui il avait déjà fait des affaires. « Où allez-vous, lui demande-t-il ? — Je m'en vais à *Bergen*. — A *Bergen* ? dit Joseph, je n'ai jamais entendu ce nom-là. — C'est ce que vous autres appelez Mons. Et toi, Joseph, où vas-tu ? — Oh ! moi, je vais à *Culotte-de-Géant*. — A mon tour, je n'ai jamais entendu ce nom-là. — C'est ce que vous autres appelez Ruysbroek ! » (6)

7. — Les Flamands et le Paradis

Le petit conte suivant, recueilli à Liège, est la conclusion toute naturelle de notre série. C'est en effet un enseignement sur la destinée

(1) PIRSOUL, *Dictionnaire wallon-français, dialecte namurois*, au mot « Flamind ».

(2) Ce conte a été rapporté par J. PORTI dans la *Marmite*, n° du 16 février 1902, et reproduit dans ses *Contes wallons*, (Namur, Delwiche, 1903), p. 21 à 25.

(3) *Tonnia d'Charlericet*, de Charleroi, n° du 14 juillet 1906.

(4) *Li Coq d'Ascous*, de Charleroi, n° du 2 juin 1906.

dernière des Flamands. L'importance de leur langue est jugée de si haut que l'esprit satirique des Wallons, tout inépuisable qu'il soit, trouverait malaisément quelque trait plus définitif !

On raconte donc qu'un jour d'hiver, saint Pierre se trouva fortement enrhumé. Le courant d'air qu'il recevait en ouvrant et en fermant la porte du Paradis lui avait occasionné de violents maux de dents et d'oreilles : il fut forcé de se retirer dans l'intérieur du Ciel.

Qui donc ouvrira la porte à présent ?

Après avoir bien réfléchi, Dieu choisit saint Georges.

« J'accepte, dit celui-ci, car un vieux guerrier comme moi est endurci et ne craint pas les rhumes. Cependant je prévois une difficulté.

— Et laquelle, dit Dieu le Père ?

— Je connais parfaitement tous les langages ; un seul excepté, que je n'ai pu apprendre, répondit saint Georges.

— Et quel est-il, demanda aussitôt saint Pierre ?

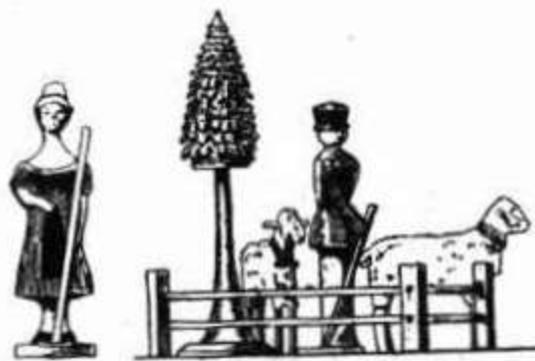
— C'est le flamand !

— Oh ! si ce n'est que cela, s'écria saint Pierre en riant, n'en soyez pas embarrassé ; j'ai bonne mémoire, mais je ne me souviens pas d'avoir eu besoin de cette langue. Jamais Flamand ne frappa à cette porte. »

Ces paroles tranquillisèrent saint Georges et il prit les clefs. ⁽¹⁾

OSCAR COLSON.

(1) Cette facétie se raconte à peu près dans les mêmes termes en pays flamand... contre les Wallons ! Cf. Louis PIÉRE, *Légendes et Traditions de la Belgique*, traduites librement du texte allemand de Marie von PLOENNIES (Cologne, 1848), p. 23.



SORCELLERIE

Au Pays de Herve

1. — Un bétail ensorcelé

Une dame m'a raconté que son grand père, fermier à Charneux, ayant vu périr toutes ses vaches, avait renouvelé plusieurs fois son troupeau : la mort ne cessait d'y faucher.

Poussé à bout, lui qui n'avait jamais cru aux *macrates*, se rend chez un *r'crèyou-macré* :

— « Vous avez encore une vache malade, lui dit-on, tuez-là, mais pas sur le sol de votre ferme. Prenez le cœur, les poumons et le foie, et mettez-les cuire le soir, de façon à ce qu'ils cuisent toute la nuit. Quand viendra minuit, ayez soin d'être tous éveillés. Vous viendrez ensuite me dire comment les choses se sont passées ; la première personne que vous rencontrerez alors vous demandera où vous allez, gardez-vous bien de répondre. »

Lorsqu'on voulut conduire la vache sur la route, pour la tuer, elle beugla d'une façon effrayante et il fallut la trainer dehors par la force.

Le soir on mit cuire les viscères désignés. Malgré toute leur bonne volonté, quant vint minuit, tous dormaient ; ils s'éveillent de suite après minuit : la marmite était vide.

A deux heures du matin, ils allèrent raconter les détails au *r'crèyou macré* ; à peine avaient-ils quitté la ferme qu'une fenêtre s'ouvrit et on leur demanda où ils allaient : ils ne répondirent pas et n'eurent plus de vache malade.

2. — Le foin maléficié

On raconte à Thimister, qu'il y a une trentaine d'années, un fermier occupé à la fenaison, trouva sous sept petits tas de foin, un

œuf; l'histoire ne dit pas ce que l'on fit des œufs, mais on mit ces petits tas de foin à part et dès qu'ils furent donnés aux vaches, toutes sans exception avortèrent.

3. — Une prairie mal famée

« *Ès fond mon cu* » est une grande prairie mal famée que traverse le sentier conduisant de Xhendelesse à Rechain.

C'est là que, vers 1860, un chat s'obstina, certain soir, à suivre le sieur G. Au sortir de la prairie, le chat dépasse vivement l'homme et saute sur l'échalier. D'un coup de canne, G. lui fait une blessure saignante : il venait de blesser son meilleur ami et en fut si effrayé qu'il mourut rapidement de langueur.

Quelques années auparavant une femme B., du pays de Soumagne, s'étant attardée à Verviers, appréhendait de passer seule « *ès fond mon cu* », elle fut heureuse de rencontrer la femme D., une compatriote. Cependant, dans la prairie mal famée, les deux femmes se perdirent. Après avoir beaucoup cherché, l'idée vint à la femme B. de faire le signe de la croix : elle se trouva immédiatement en face de l'échalier, mais elle appela vainement sa compagne, elle dut continuer seule. Dans la suite, la femme D., qui était considérée comme *macrate*, ne parla jamais de l'aventure.

4. — La belle-mère maléficiante

Il y a quelques 50 ans, une famille de Soumagne voyait mourir ses enfants dès les premiers jours de leur existence.

« A chaque accouchement vous allez chercher la mère du mari, c'est elle qui jette un sort » telle fut la déclaration du *r'crèyou maci* é consulté.

Pour l'accouchement suivant, on ne la prévint pas, mais le jour voulu elle se présenta au milieu de la nuit, disant à son fils : Votre femme s'accouche, je viens comme d'habitude.

On lui refusa l'entrée. — L'enfant vécut.

5. — Les boudins ensorcelés

Il y a bien des années déjà, un fermier de la *Cinse à laton*, près Saive, avait mauvaise réputation.

Il avait demandé, pour certaines réparations à la ferme, un ouvrier maçon de Cerexhe. Un orage épouvantable étant survenu à la fin de la journée, il conseilla à l'ouvrier de loger à la ferme.

Dans la chambre à lui destinée, le maçon trouve un livre, se met à lire et n'est pas peu surpris de voir arriver devant lui un tas de *tripes* toutes chaudes. Il pousse des cris, le fermier arrive et dit voyant le tableau : « Tu as lu dans le livre !... cela ne fait rien : nous les mangerons. »

Le maçon se sauva sans vouloir être accompagné par le fermier; mais un chien le suivit jusqu'à son domicile, à Cerexhe.

Vers 1810, le fermier M. et son domestique, passaient la nuit dans la campagne, pour veiller aux gerbes de grains, à l'endroit où se trouve actuellement la halte du chemin de fer, à Mélen.

Le domestique dit tout à coup : *on fait lès tripes al Maladrèye* (ferme voisine) *on l'ode; lès volans-ne fè v'ni?* « On fait les boudins à la ferme *al Maladrèye*, on le sent; voulons-nous les faire venir? » Ce disant, il étale à terre son grand mouchoir rouge et les tripes d'y arriver toutes fumantes. Il en prit une, la jeta derrière lui, par dessus son épaule, en disant : *tins, v'la l'pârt*, « tffens, voilà ta part! » On ne revit pas cette tripe et on ne sait où elle alla.

C'est le récit du fermier, il n'approuvait pas son domestique et ne voulut pas manger.

A Thimister et Charneux, on parle aussi de faire partir les « tripes ».

A Charneux, entendant un bruit insolite dans la marmite, une femme soulève le couvercle, les « tripes » partaient. « *Iy Jésus!* », dit-elle, mais un peu tard, car il ne retomba dans la marmite qu'un boyau vide.

Sur cette croyance, voici encore quelques détails :

Dans la marmite, lorsque les *tripes* viennent de s'échapper, il reste l'eau; mais le plus souvent on trouve en plus une assez grande quantité de suie de cheminée.

Pour empêcher les boudins de s'échapper, il faut ne dire à personne qu'on va en faire; ajouter de l'eau bénite à l'eau de cuisson; cuire les tripes dans le temps qui s'écoule entre deux messes.

6. — Le verre de sorcière

Maté Cotète habitait Fecher. Sa maison était voisine d'un tilleul qui portait son nom : *ti troyou Maté Cotète...*

Un soir, il croit entendre le Sabbat; il se lève et voit une ronde de sorcières autour du tilleul. On dansait, on buvait... Il s'approche, mais ne peut reconnaître personne, on lui offre pourtant à boire dans

un beau verre. « *Iy Jésus' Mariâ l'bi verre* », s'écrie-t-il. Tout disparaît aussitôt, il reste seul le verre en main.

On examine le verre, on fait des recherches.
Il venait d'au-delà de Liège.

7. — La sorcière fatiguée

A Fléron, une vieille femme dit à une jeune qui ramassait des pommes : *ni r'fez nin si nâhèye dji r's aiderè d'min* « ne vous fatiguez pas tant, je vous aiderai demain. »

La vieille partie, un ouvrier dit :

« Ne vous fiez pas à cette vieille *macrate*, c'est sabbat la nuit prochaine, demain elle sera fatiguée. »

En effet, le lendemain la vieille vint dire : *Dji n'mi sâreût st-abahi, dja trop mâ mes reins* « je ne saurais me baisser, j'ai trop mal aux reins »...

8. — La sorcière punie par le démon

A Fecher (Soumagne), vers 1850, Garitte M. alla certain soir trouver le vieux cloutier R. (tous deux portaient mauvais nom), et lui demanda, comme une grande grâce, de l'accompagner à Gerexhe.

Arrivés dans la campagne de Mélen, non loin, paraît-il, de la station actuelle de Micheroux, elle le pria d'attendre un moment : R. entendit alors qu'on la frappait; il entendit ensuite les cris et les gémissements de Garitte M.

Elle venait d'être rouée de coups sans que R. ait rien pu voir.

C'était une punition du démon.

Ils rebroussèrent chemin et rentrèrent chez eux.

9. — Les « sotès » maléficients

Il y a quelques années, dans une ferme de Clermont-Thimister, plusieurs vaches étaient mortes coup sur coup. Le *r'crèyou macré*, de Herve, vient faire ses *oremus*, déclare le tour joué par des *sotès*, nains légendaires. Mais le mal est maintenant conjuré : à minuit, on les entendra partir. Effectivement, à minuit, la fermière entendit distinctement partir les *sotès*.

Malgré cela le lendemain on trouva encore une vache morte; on pensa alors à faire venir le vétérinaire, M. A. Lonhienne, qui déclara les bêtes empoisonnées par le plomb et reconnut l'origine de cet empoisonnement.

10. — Pour éviter les sorts

Dans le pays de Herve, on dit qu'il ne faut pas jeter des coquilles d'œufs non écrasées sur la route.

On dit aussi qu'il ne faut pas séparer les objets qui marchent par paire; par exemple, des chaussettes.

* *

Il y a une vingtaine d'années, le fermier D..., de Fléron, fut un jour dans l'impossibilité d'obtenir du beurre dans la baratte. On se rappela de suite qu'une vieille femme était venue dans le courant de la semaine; c'était une raison suffisante.

Lorsqu'elle se représenta, on lui reprocha vivement sa conduite :

— *Dji n' m' ènne âreus sarou passé*, dit-elle, *poqwé tapîz-re dès hâgnes d'ou sol rôye?* « Je n'aurais pu m'en passer dit-elle; pourquoi avez-vous jeté des coquilles d'œufs sur la route? »

* *

Le sieur D..., fermier à Clermont, avait des malheurs.

Il manda un *r'crèyou-macré* de Herve, qui arriva de suite :

— *N'a-re né*, dit-il, *dispèri dès tchâsses ou dès tchâssons?* « N'avez-vous pas déparié des bas ou des chaussettes? »

On avait réparé un drap de maison avec un chausson, sans détruire l'autre.

Il fait découdre le drap, prend le chausson, le met en poche, et va faire ses *oremus* dans le fenil.

Il en descendit tout en transpiration...

Les malheurs cessèrent.

11. — Les attelages ensorcelés

Vers le milieu du siècle dernier vivait dans le pays de Soumagne un *cratli*, surnommé « Pierre Clôsmantche ». Il s'attribuait le pouvoir de faire d'un mot et malgré elles déshabiller les jeunes filles.

Ayant vendu son fumier à tant la charretée, il dit à l'acheteur qui prenait livraison : « Ce n'est pas le tout de charger, c'est de s'en aller ! » En effet, la charrette chargée, pas moyen de démarrer même avec des chevaux en plus.

Bien plus récemment, les chevaux d'un attelage refusaient obstinément de tirer. Un prêtre étant intervenu, ils partirent sans difficulté. C'était chez S..., à Battice.

A Battice encore, un attelage ne pouvait dépasser la maison de la « *vite Bêre* », qui était sur son seuil : « Vas-tu rentrer, vieille macrale ! » cria le charretier.

Sitôt Barbe rentrée, le cheval continua sans peine.

A Soumagne, on dit que lorsqu'un attelage est arrêté, on trouve toujours 13 rais aux roues; et qu'en donnant un coup de couteau dans le 13^e on blesse le sorcier qui a joué le tour.

12. — Religieux exorciseurs

L'abbaye de Val-Dieu (Charneux) est réputée dans tout le pays de Herve et bien au delà.

Si l'on vous a jeté un sort, si vous ne pouvez faire du beurre, si vos bêtes sont malades ou périssent, si vous avez un parent malade, si votre maison est hantée, etc., allez *at Vâ-Diè* : on vous donnera une tranche de pain bénit, de l'eau bénite, peut-être des médailles et des cordons pour attacher aux pieds des animaux ou pour jeter dans les fossés.

13. — Bénédiction spéciales

C'est aux Quatre-Temps, dit une vieille croyance du pays, que les *macrales* ont leurs réunions principales.

Aux Quatre-Temps aussi un très grand nombre de cultivateurs, soit pour se débarrasser des maléfices, soit le plus souvent pour s'en préserver, réclament de leurs prêtres les bénédiction spéciales.

Ces bénédiction sont demandées une fois pour toutes et le prêtre va les donner à la ferme même, quatre fois par an, à chaque retour des Quatre-Temps.

14. — Exorcismes

Vers 1835, le curé de Grivegnée habitait à la ferme V...

Dans cette ferme, le bétail périssait en masse. On crut à un sort jeté, et le curé promit de faire le nécessaire dès que toute la domesticité serait éloignée de la maison.

V... occupa ses domestiques aux champs et envoya sa servante faire des courses à Liège.

Le dernier éloigné, le curé dit à V... : « Nous allons faire des prières si fortes (*sic*) que le coupable devra venir s'accuser. »

Peu après, la servante revint : « Je ne sais, dit-elle, quelle force m'empêche d'aller à Liège, mais pas moyen de continuer ma route ! »

A Clermont, vers la même époque, le fermier W... a vu périr en trois ans cinquante vaches, c'est-à-dire deux fois son troupeau. Un matin, il en trouva huit mortes qui n'étaient pas malades la veille. On entendait des bruissements de chaînes à l'écurie.

Peu auparavant, on avait vu une vieille femme aller de fossé à fossé ; au dernier, on la vit nettement tremper des loques, les tordre et les mettre dans un sac ; elle alla demander l'aumône, ou l'interrogea, on lui fit vider son sac : les loques étaient sèches.

Le vétérinaire traitant avait, paraît-il, l'habitude lorsqu'il ne se tirait pas d'affaires, de déclarer qu'il y avait un maléfice, et de conseiller l'intervention du curé.

Le curé vint... pas de résultat ; d'autres curés... rien ; un chanoine de Liège fut appelé... rien ; puis, bref, trois prêtres du haut clergé de Liège vinrent ensemble à trois reprises et à longs intervalles ; ils pratiquèrent un exorcisme qui dura des heures, ils se rendirent dans toutes les prairies.

Le vétérinaire assistait à l'opération.

Ils ordonnèrent de ne plus faire de cadeaux ou dons des produits de la ferme, et de faire donner les « bénédiction des Quatre-Temps ».

Deux jeunes gens de la ferme étaient alors gravement malades ; les prêtres dirent que pour l'un il était trop tard, mais que l'autre guérirait : il en fut ainsi.

Sous le pavé de l'écurie, on trouva quantité de poils de vaches de toutes les couleurs.

Pendant que les prêtres de Liège étaient à la ferme, un voisin rôdait autour de la maison ; on le pria d'entrer : « Non, dit-il, il y en a là trois qui me gênent. »

D^r S. RANDAXHE.





LITTÉRATURE DE CHEZ NOUS

Mirèye

(Wallon de Nivelles)

A. M. FRÉDÉRIC MISTRAL

Dj'ai la, d'avant mes is, vos Mirèye :
Èle mè chène èl fiye du soléye,
Fource què vos avez sœ m'asblewi pa s' clarté;
Èle f'rouit boûre em' sang pa 'ne carèsse
D'in seul tchèveu d' sès nwèrès trèsses
Èyé sârout pour mi 'ne râle flèsse
Dèl sûre, 't au long dé s' voye, pa-n-in bia djoû d'esté.

Mais pa d'zous nos laids gris nuatches,
S' èlle èrtrouvèrrouit l' fleur dé s'n àtche,
Est-ce qu'èle vérout jamais dèstinde èl feû d' sès is?...
Pòurtant, d'sus nos terre brabançone,
Djé vourous vir vo bèle lurone,
Habiyée comme ène fiye wallone,
Avé, p' au bras, s' Vincent, l' galant qu' èle s' a chwési.

MIREILLE

J'ai, là, devant les yeux, votre Mireille : — Elle me semble la fille du soleil, — Tant vous avez su m'éblouir de son éclat ; — Elle ferait bouillir mon sang par une caresse — D'un seul cheveu de ses tresses noires — Et ce serait une rare fête pour moi — De la suivre, tout le long de son chemin, par un beau jour d'été.

Mais sous nos nuages laids et gris — Si elle retrouvait la fleur de son âge, — Viendrait-elle jamais éteindre le feu de ses yeux?... — Pourtant, sur notre terre brabançonne — Je voudrais voir votre belle luronne, — Vêtue comme une fille wallonne, — Au bras de son Vincent, l'amoureux qu'elle s'est choisi.

Al place de vos bleûzès masintches,
Is virinent nos piérrot qui s' clintche
Sus 'ne couche de blètes cèriges, yusqu' i put bwère a s' swè.
Pou d' Crau, pou d' Camargue yè pou d' Saintes,
Pou d' romarin si boun a sinte :
Dins lès tch'amins, d'lez saquant piésinte,
Des meurons, mais sauvatches, des alines, mais sans swè.

Dangèreûs qu' is n' virinent ni l' gate,
Èl gate in oûr a djaunès pates,
Què l' mandèrli, gayard, a s' djoune coumère ofrouit ;
Mais dins no brune èyé crasse tère,
Yusqu'au nût èl fraîcheur intère,
Èl fleur, de tértoutes èl pus tère,
Èl fleur de leûs amours, a m'n idée, florirout.

Èy is s'in dirinent, leus' deûs, s' pierte,
Leu lèpes, tout comme leu cœur drouvièrtcs,
Dins lès froumints, dins l' blé, dins les grands vèrts pachis,
Dins l' sucouron, dins les avènes,
Dins les fav'lotes al douce haleine,
'T au long des royès de marjolaines,
Dins l' pus parfond du bos, l' mèyeuse place pou s' muchi.

Quand sârout tout d' leû pourménade.
Mirèye rintèrrout 't aussi ràde
A l' maisse-cinse de s' mon père, qu'on vwèt dins lès gayis,
Avé sès longues blanchès murayes,
Avé s' grègne quèrtchée sins 'ne seule craye,
Avé lès staulès de sès cavayes,
Avé sès twèts d'ardwèses, lès pus hauts du payis.

Au lieu de vos mésanges bleues, — Ils verraient notre moineau qui perche, un peu penché, — Sur une branche de cerises blettes, où il peut boire à sa soif; Point de Crau, point de Camargue et point de Saintes; — Point de romarin qui fleurit si bon : — Dans les chemins, près de quelque sentier — Des framboisiers, mais sauvages, des chenilles, mais sans soie.

Ils ne verront certes pas la chèvre, — La chèvre d'or aux pattes jaunes, — Que le vannier, gaillard, offrait à sa jeune commère; — Mais dans notre terre brune et grasse — Où, le soir, pénètre la fraîcheur, — La fleur, de toutes la plus tendre, — La fleur de leurs amours, je pense, fleurirait.

Et ils s'en iraient, à deux, se perdre, — Leurs lèvres, tout comme leur cœur, ouvertes, — Dans les froments, dans le blé, dans les grandes prairies vertes, — Dans l'escourgeon, dans les avoines, — Dans les féverolles à la douce haleine, — Le long des raies de marjolin, — Au plus profond des bois, [où est] le meilleur coin où se cacher.

Leur promenade terminée, — Mireille rentrerait aussitôt — A la maîtresse ferme paternelle, que l'on voit dans les noyers, — Avec ses longues murailles blanches, — Avec sa grange chargée [de grain] sans une seule fente, — Avec les écuries de ses cavales, — Avec ses toits d'ardoises, les plus hauts du pays.

Les didons, les coqs yèt lès pouyes,
 Lès fourts ronçus, lès vatches, lès trouyes,
 Rimplichont l' cinse dé brut. Tout-a-fait r'mue la-d'dins
 Èye lès mésquines rinveyées
 Èn lachont ni d' rire a scalfées,
 D'vant l' maiso, d'sus l' grande éscayée,
 Avè lès spais varlèts, qui moustront tous leus dints.

Mais v'la douci leu djoine maitresse :
 Èle sondje, in tout f'sant dès carèsses
 A-n-in blanc p'tit bédot qui dèssus s' voye akeurt,
 Èle sondje, poûve éfant, qu' sès disgrâces,
 Comme in l' air in tacha qui passe,
 Al fi pourout bi léyi place
 Au clair timps, qui mèt l' fièsse 't avau l' tchamp, 't avau l' cœur.

Èle compte sus Djédru, no patronne,
 No boune sainte abbessse brabançonne,
 Qui dé d'dins s' châsse in oûr érbénit tout l' payis...
 Èyé s' on vwèt, pus târd, dins l' cinse,
 Couri 'ne binde d' éfants, — djounès s'minces —
 Mi, dins l'tréfond de m'n âme, djé pinse
 Qué Miréye yè Vincent pa l' sainte ont sté r'bénis.

Nivelles, èl 17 dé djulète 1892.

GEORGES WILLAME.

Les dindons, les coqs et les poules, — Les forts étalons, les vaches, les truies — Remplissent la ferme de bruit. Tout, tout y remue — Et les servantes éveillées — Ne cessent de rire aux éclats — Devant la maison, sur le haut perron, — Avec les épais valets, qui montrent toutes leurs dents.

Mais voici leur jeune maitresse : — Elle songe, tout en caressant — Un petit agneau blanc qui accourt à sa rencontre; — Elle songe, la pauvre enfant, que ses chagrins — Comme un nuage chargé de pluie qui passe dans le ciel, — A la fin pourraient bien faire place — Au temps clair, qui met en fête toute la campagne et tout le cœur.

Elle espère en Gertrude, notre patronne — Notre bonne sainte abbessse brabançonne, — Qui, de sa châsse en or, bénit tout le pays... — Et si, plus tard, dans la ferme, on voit — Courir une bande d'enfants, jeune semence, — Moi, dans le fond de mon âme, je crois — Que Mireille et Vincent, par la Sainte auront été bénis.

G. W.



LETTRES FRANÇAISES

- Carl SMULDERS, *Les Feuilles d'Or*, roman, Bruxelles, édit. de « La Belgique artistique et littéraire ». Prix : fr. 3-50.
- Prosper ROMOT, *Verveur*, roman, Bruxelles, édit. de « La Belgique artistique et littéraire ». Prix : fr. 3-50.
- Carl SMULDERS, *La Correspondance de Sylvain Dartois*, Bruxelles, édit. de « La Belgique artistique et littéraire ». Prix : fr. 1-50.
- Léon WÉRY, *Le Stylite*, Bruxelles, édit. de la revue « Le Thyrsse ».

C'est tout un arriéré à liquider qui s'accumule sur notre table. Et un fort joli arriéré, vraiment, qui solde carrément en bénéfice le bilan littéraire de l'année.

Nous ne sommes pas très à l'aise pour le publier, ce bilan, dans ce moniteur officiel des lettres wallonnes. Car nous ne nous dissimulons pas qu'il y a quelque péril à se déclarer satisfait, en un temps où, du haut de leurs cathèdres, des pontifes de vingt ans et même plus, condamnent le passé, morigèment le présent, adjurent l'avenir et se voilent la face avec élégance et indignation.

La bienveillance en matière de critique est depuis longtemps devenue un sentiment éminemment ridicule et désuet, contraire à tous les usages et qui trouve sa moins faible excuse dans une déplorable hypertrophie d'altruisme.

Néanmoins et quoi qu'on en pense, infirmité pour infirmité, nous aimons autant celle-ci. Au surplus, il n'est peut-être pas nuisible au décor qu'après tant de gens qui manient si dextrement l'éteignoir, quelqu'un les suive qui promène, lui, — nous pardonnera-t-on la métaphore? — le rat de cave sur les lampions versicolores de notre littérature!

Illuminons donc à l'aise, aujourd'hui que nous avons sujet.

Les débuts de M. Carl Smulders, datent des *Feuilles d'Or*, parues l'an dernier. Déjà, un second volume est venu rejoindre le premier avant que nous n'ayons trouvé le loisir de signaler aux lecteurs de *Wallonia*, l'auteur de la *Correspondance de Sylvain Dartois*.

Cette conjoncture nous réjouit, car le rapprochement nous permet de découvrir en M. Smulders quelque chose de passablement rare : une personnalité véritable. Ses deux livres ne ressemblent à rien de ce qui a été publié jusqu'ici en Belgique. Ils sentent d'ailleurs leur britannisme d'une lieue. S'il fallait leur trouver des aînés, c'est aux contes de Poë et de Wells, qu'il faudrait penser, pour les *Feuilles d'or* surtout.

Feuilles d'or n'est point, comme le titre pourrait le suggérer, un recueil de poèmes ciselés à la mode du Parnasse. C'est un roman. C'est même un roman archéologique. Voire préhistorique.

Si l'on en excepte les Rosny et leurs *Xipéhuz*, le vierge domaine de la préhistoire a généralement tenté fort peu de romanciers. Il eut été étonnant que le pays de Meuse dont la contribution à l'histoire des premiers âges a été tellement importante, n'eut inspiré quelque savant doublé d'un artiste. Voilà qui est fait.

On se rappelle ce passage d'Hérodote où il est fait mention d'un vaste continent qui aurait autrefois relié l'Ancien au Nouveau Monde et qu'un épouvantable cataclysme abîma en une seule nuit dans l'Océan : c'était l'Atlantide, le plus beau pays de la terre. L'âge d'or y régnait.

Cette tradition est le point de départ du roman de M. Smulders. Au cours d'une excursion estivale aux bords de l'Amblève, un hasard lui dévoile l'entrée d'une caverne qu'il explore avec le plus grand soin. Les découvertes qu'il y fait en compagnie d'un ami sont merveilleuses et, selon lui, jettent un jour absolument nouveau et très imprévu sur le passé et l'avenir de l'humanité. Nous le croirons sans aucune peine, lorsqu'il nous aura dévoilé certains « trophées » d'une incommensurable valeur intrinsèque et morale.

Il serait trop long d'expliquer quels ils sont. Qu'il nous suffise de dire que grâce à eux, M. Smulders acquiert la conviction qu'une expédition d'Argonautes atlantiques aborda jadis aux côtes ardennaises, bordant à l'Est la vaste mer intérieure qui couvrait alors nos contrées. De déductions en déductions — strictement rigoureuses — il nous restitue un tableau fort troublant du degré de civilisation de nos lointains visiteurs.

N'allez pas conclure de ce que la fantaisie archéologique de M. Smulders a toutes les apparences du travail le plus sérieux et le plus documenté, que son livre n'a que de vagues affinités avec l'art littéraire. Il aura beau attirer notre attention sur le côté pratique de son œuvre, adjurer l'opinion publique de mettre en branle à son intention la lourde machine législative, il ne nous empêchera pas d'admirer en lui ces deux seules choses : d'abord une imagination pleine d'astuce — à la Wells, à la Poë, peut-être à la Marc Twain... — qui, partant de faits précis et scientifiquement indiscutables, conduit le lecteur en plein rêve sans qu'il ait le loisir ni même la volonté de s'en apercevoir; ensuite un sens remarquablement artiste de la description qui, exercé au profit du beau pays de l'Amblève, nous remplit d'aise.

Nous n'avons au sujet de M. Smulders aucun renseignement extralittéraire, sinon qu'il est, professionnellement, un talentueux compositeur que le Conservatoire de Liège à l'heure de compter dans son corps ensei-

gnant, mais nous pouvons assurer qu'il est bien wallon de cœur. L'est-il autrement ? Peu importe. Il aime d'amour la Terre Nôtre et cela suffit.

C'est à telles enseignes que la même chère contrée ardennaise sert de décor à son second livre : la *Correspondance de Sylvain Dartois*, Roman par lettres, donc. Genre sensiblement différent du précédent et qui ne s'accorde guère, que des confidences psychologiques.

Aussi ne sommes nous pas peu étonné de constater que le début de Sylvain Dartois ressemble étrangement au début des *Feuilles d'or*.

Au cours d'une excursion — automnale celle-ci — aux bords de l'Ourthe, Sylvain Dartois, romancier et philosophe, découvre par hasard l'entrée d'une caverne... Il ne l'explore pas, mais le hasard — toujours lui ! — le rend témoin de faits mystérieux qui expliqueront plus tard la disparition d'un vieux commandant de la région.

Comment il se fait que notre héros se passionne pour cette affaire pseudo-criminelle, qu'il se lance — et nous entraîne — dans l'instruction jusqu'au moment où il n'est plus question que des amours d'un romancier-philosophe avec la fille d'un juge... Cela, c'est l'affaire de M. Smulders, dont « le compte n'est pas clair ». Son livre manque d'équilibre. Trop de faits pour un roman, pas assez pour deux. L'armature centrale en est désarticulée et la cause en est au faible qu'à M. Smulders pour les expéditions en général et l'éclaircissement des affaires ténébreuses en particulier.

Mais cette question d'unité écartée, il faut bien avouer que Sylvain Dartois écrit des lettres joliment intéressantes. La seconde série de missives, — celle où l'on ne parle plus de brigands, ni de cavernes — constitue à elle seule tout un roman d'une analyse psychologique sérieuse. Et nous ne savons rien de poignant comme l'aventure de ce romancier dont le bonheur est fauché en pleine floraison par la mort soudaine, huit jours après les épousailles, de la petite Aimée; et qui, prévoyant l'inévitable oubli qui déjà enténébre en son âme le cher souvenir, pressentant l'odieuse et sacrilège revanche de la Vie, s'enfonce dans le néant avec, intacte sous les paupières, l'image adorée.

Tels sont les deux livres si divers et pourtant si personnels que vient de nous donner ce nouveau venu dans les lettres. Nous en avons dit les qualités maîtresses qui nous les font aimer. Il y en a d'autres : l'écriture est nette, exacte, sans bavures, d'un joli impressionisme vibrant et coloré. L'auteur affectionne les types pittoresques, il en campe dans tous les coins de ses livres et avec beaucoup de bonheur vraiment. L'intrigue, lente — parfois trop — à se nouer au début, est ensuite menée très nerveusement et l'intérêt ne s'en détache pas une minute. Et, n'était le capital défaut de charpente que nous signalions plus haut, nous aurions le droit d'affirmer que M. Smulders a débuté par un double coup de maître.

* * *

Le roman par lettres, est-il à la mode ? On le croirait. Ce petit subterfuge littéraire est un oreiller fort doux à nos paresseuses de

nouer et de dénouer une intrigue habile et soutenue. L'on retrouve bien la l'inaptitude foncière qui a ruiné jusqu'ici tous les tâtonnants efforts faits en vue de nous doter d'un théâtre d'expression française. L'action manque dans les neuf dixièmes des œuvres belges. Et nous ne sommes pas bien sûr, que là ne réside pas la répugnance marquée pour nos auteurs par notre public qui, lui, par contraste, est toute vie et toute action.

C'est le livre de M. Prosper Roidot qui nous suggère ces réflexions : *Ferveur*. Un roman, fût-il par lettres, doit être un roman. *Ferveur*, n'en est pas même l'ombre. Son sous-titre — roman — mis à part, ce recueil épistolaire n'est pas banal, mais il déroute qui connaît l'auteur des *Poèmes Pacifiques*, ce dernier fils de Virgile.

Nous aurions tout attendu de lui, sauf ceci. Et nous devons avouer que sa prose ne nous fera jamais oublier ses vers.

Le prenant et merveilleux intimiste du *Hameau Vert*, nous donne... un véritable bréviaire de Nietzscheisme !

« Pour éviter un malentendu déplaisant, il est déclaré ici que les dites « théories ne sont pas les miennes », prévient-il en manière de justification.

C'est vraiment bien heureux, mais cela n'explique rien du tout. Roidot exaltant Nietzsche, voilà qui serait paradoxal, mais Roidot exaltant Nietzsche sans y croire... Nous n'y sommes plus.

Au surplus, c'est un tort de toujours ramener les œuvres à leurs auteurs.

Plus que toute autre, *Ferveur* demande à être considérée isolément. Elle en prend alors une grandeur singulière.

Qu'est-ce, *Ferveur*. Ceci : *Ils se virent, ils s'adorèrent un bref été, puis leurs destinées leur devinrent étrangères. C'est tout.*

Ne demandez pas qui sont-ils, quelle leur éducation, leur personnalité, quelle leur ambiance, quels leurs mobiles, faits et gestes. Tout cela, M. Roidot, le nomme le surplus et le tient pour négligeable.

Ce livre nous apparaît comme une fenêtre ouverte sur un coin du Brabant wallon voilé de brumes, où deux uniques silhouettes se meuvent à peine, comme en songe, l'une d'elles fortement et minutieusement dessinée, l'autre ébauchée seulement. La première seule importe, celle de Lawrence, le scripteur.

Exister, dit Lawrence, est la fête la plus pure. Et il ajoute en corollaire : Il y a quelque chose de plus pur que la beauté, de plus saint que le sacrifice, de plus rude que la volonté, c'est de découvrir en tout la *Ferveur* de tout. Exister avec *Ferveur*, vivre intensivement, porter toute émotion à son paroxysme, voilà la religion de ce surhomme, barbare élégant, âme émotive et carnassière. Et rien n'est mélancolique comme la vie de Lawrence...

En vérité, nous ne savons trop, s'il faut l'admirer, le plaindre ou le mépriser. Il est certain que, vu sous l'angle déterminé par M. Roidot, le surhomme nietzschéen constitue le type achevé de l'égoïste infiniment malheureux et parfaitement malfaisant. Et nous comprenons fort bien que

l'auteur démente par avance dans son avant-dire, tout ce que son livre exalte.

Le vin de Nietzsche est décidément enivrant, mais le déboire en est nauséux. Si *Ferveur* comporte une morale, il n'en faut point chercher d'autre que celle-là.

Combien nous préférons à ces allures de force voulue et de victoires quand même, l'attitude expectante et féroce-ment ironique du *Stylite*.

Vous vous rappelez n'est-ce pas, Siméon et sa colonne ?

L'emplacement étant devenu vacant, par suite du départ du titulaire vers d'autres cieux, M. Léon Wéry s'est hissé au sommet de la stèle. C'est un beau rétablissement auquel nous applaudissons.

Etant donné que le monde social, peuplé de dogmes, d'idées, de systèmes, n'est qu'un universel et permanent carnaval d'âmes, il importe à l'Egoïste — le terme étant pris dans son acception essentielle — de soustraire sa cérébralité aux contacts vulgaires en se réfugiant au plus haut point de l'Ironie. Mais l'Ironie, telle que l'entend M. Wéry, ne peut-être confondue avec ce scepticisme de commis-voyageur qui réside tout dans les mots. C'est au contraire un sentiment purement intime qui pénètre les dernières fibres de l'individualité, c'est, si nous osons ainsi dire, le serum anti-social qui nous assurera l'immunité de la contagion et nous restituera à nous-mêmes.

La théorie nous plaît assez, d'autant plus qu'elle n'interdit aucune extériorisation de fait ou de sentiment dont, malgré tout, les âmes ont un essentiel besoin. Elle s'accommode fort bien de la bonté, du sacrifice, voire de l'héroïsme quotidien.

Malheureusement — ou heureusement — elle requiert pour être mise en pratique, une maîtrise de volonté qui en interdit soigneusement la vulgarisation. M. Wéry le sait, d'ailleurs... Son *Stylite* aurait pu porter en exergue la devise de Montaigne : « De lecteurs, j'en ai assez que de peu, j'en ai assez que d'un, j'en ai assez que de pas un ». S'il ne l'a pas fait, c'est qu'il est avant tout, un impitoyable, un féroce ironiste.

C'est égal, tous ces diables de surhommes ne sont pas précisément récréatifs.

PIERRE WUILLE.

LETTRES WALLONNES

[Charles CAMBERLIN et Edm. DOUMONT],
Li Bédôge, Histoire crève sous l'esse,
Salzinnes Namur, J. B. Collard, Broch.
in-4 (20x15), 53 p. Prix : fr. 0.60.

Joseph VRINDTS, *Vis Aîes et novés Rêes
pleûs*, œuvres tchûseyes. Préface de
M. Olympe GILBART. — Liège, Jos.
Wathelet. In 8° (25 x 16,5), 148 p.
Portrait de l'auteur, airs notés dans le
texte. Prix : fr. 2.50.

Un nouveau recueil de vers s'ajoute à l'œuvre déjà considérable de **Joseph Vrindts**. La muse du poète d'Outremeuse se complait, cette fois, à des variations sur les vieux airs qui bercèrent notre enfance,

*Les vis airs et les bês respleûs
Qu'ont rimpli l'coûr di nos grand-meres.*

Il y a dans les chansons d'autrefois une grâce naïve, une émotion souriante qui devaient séduire l'auteur du *Vis Molin* ; nul autre, parmi nos « rimeûs d' pasquêyes » ne pouvait mieux que lui en exprimer la pénétrante poésie. Avec sa sensibilité toujours plus affinée, il en a merveilleusement ressenti le charme un peu passé, ainsi qu'en témoignent ces vers délicieux d'une des meilleures pièces du volume :

*Po z'êdûermi s' mamé cârpé,
Li mame tchante ine saqûe d' tinrûte,
Et l'ome âs poussîres vint pâhûte
Êdûermi nosse pitit hopé,
Les doûces tchansons dêl coulêye
Si grusirét dès siêkes à long :
C'est todî les mémès tchansons
Qu'êdûermêt dès autès mamêyes.*

On le voit, l'âme ingénue et chantante de notre poète vibre en harmonie avec les vieux rythmes populaires ; il semble avoir rafraîchi à cette source la simplicité d'accent, la délicatesse de pensée que nous aimons en lui, en même temps qu'il s'affirme une fois de plus comme un artiste de virtuosité rare.

Au point de vue de la forme, nous n'avons guère, en wallon, de plus jolies choses que la sentimentale berceuse *Nannez*, ou la légende du *Saint-Amour*, d'un tour vieillot si réussi, ou bien encore cette idylle alertement détaillée *I ploût, bierdjire!* avec sa note finale à la fois narquoise et mélancolique. Dans ce genre de fantaisie galante, la pièce justement vantée, *Li bâhêdje dès rôses*, vous a des grâces précieuses dignes d'un petit poème français du dix-huitième.

Faut-il le dire, cependant ? Si l'auteur des *Vis airs et novés respleûs* retrouve fréquemment de ces « bonheurs d'expression », relevés naguère par M. GROJEAN, il paraît bien que la recherche de l'effet s'accuse parfois au détriment de la sincérité et de la véritable émotion d'art. On pourrait citer

maint autre morceau manifestement travaillé, dont les meilleurs traits ont quelque chose d'artificiel. L'originale *Tchanson del Moïse* n'en est pas exempte et je n'aime pas beaucoup, dans *Nannez*, la grand'mère chantonnant au « binamé » qui s'endort des sentences dans ce goût patriotard :

*Ça, vegez-v', l'âme walone
Pleûre quand on l'rouit maistri!*

Combien plus vivante et plus spontanée, par exemple, la spirituelle romance *Vinez-v', Bêbêt!* qui peut compter, pourtant, comme une œuvre de jeunesse :

*Alans' jê come les autes, L'amour
Na iamây qu'ine saison, Bêbête,
Ê brêes, les iêbes sont come de v'toues :
Vinez! dji v' bâh'vê-st-à picêttes.
Tot seûs
Là qu' fait pâhûte
On est tinrûte
A deûs.*

Cette verve souriante du poète du *Bouquet tot fait* nous vaut encore ici des piécettes charmantes, telles que l'*Abandnêye* ou *Li passeû d'êwe*, et il faut aussi tirer de pair la *Tchanson d' Noyé*, qui est vraiment un morceau de belle allure, empreint d'une remarquable élévation de pensée.

Ce dernier recueil permet donc un choix qui procurera d'agréables surprises. Si l'on y rencontre certains couplets de circonstance qui n'ajouteront pas grand chose à l'œuvre de Joseph VRINDTS, la série des *Novés respleûs* contient, par contre, de joyeuses pasquêyes, marquées au coin du meilleur esprit wallon. Plusieurs ont eu déjà les honneurs de l'intermède avec un succès mérité, notamment celles-ci : *Eune come ênn'a tot plein!* et *Çou qu'on n' pou rouvi*, pour lesquelles M. VAN DAMME, a écrit une musique joliment expressive.

Encore ne verrait-on pas sans regret un artiste de ce talent se prodiguer dans le genre facile et trop souvent banal de la chansonnette. S'il arrive que la rêverie du poète cherche une diversion dans l'observation du monde qui l'entoure, nous savourons de préférence la joie de retrouver le peintre des *Tâvlais del roive*, quand il s'amuse à décrire la fête populaire, l'envolée des couples « tourniquant sin louki » au son de la « pêneuse musique » du violon, dans un « ptit câbaret d'Djus d'îa ». A ces moments, il oublie les rondes d'antan et les respleûs à succès, pour camper avec une réelle maîtrise un de ces types de la rue qui prennent un étonnant relief sous sa plume. C'est tantôt li *Lêtcheû d' baye*, qu'on dirait voir se traîner, « sin corêdje et sin honte » :

*Ennê va come les tjoûs sont longs
Sins évêye ni sins êspêrance,*